

## **Avant-propos** **De la suite dans les idées**

Renald Bérubé

---

Volume 5, numéro 1, 1972

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/600245ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/600245ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

---

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université du Québec

ISSN

0318-921X (imprimé)

1918-5499 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

---

Citer ce document

Bérubé, R. (1972). Avant-propos : de la suite dans les idées. *Voix et images du pays*, 5(1), 7–11. <https://doi.org/10.7202/600245ar>

## AVANT-PROPOS

### *De la suite dans les idées*

Le colonisé semble condamné à perdre  
progressivement la mémoire <sup>1</sup>.

ALBERT MEMMI

Car je ne crois pas à l'œuvre unique,  
je ne crois qu'en la continuité entre  
les œuvres <sup>2</sup>.

JEAN-PIERRE LEFEBVRE

Toute chose étant par ailleurs relative, il n'en demeure pas moins que nous sommes aujourd'hui des gens bien informés. Je veux dire : nous sommes à chaque instant de nos vies la proie bienheureuse des *mass media* qui déversent sur nous des quantités incroyables d'informations sûres ou contradictoires sur les sujets les plus divers. Je veux dire aussi : si nous pouvons voir, et très distinctement, merci, des hommes marcher sur la lune, telle décision gouvernementale peut demeurer bien longtemps confuse pour les citoyens que nous sommes, faute d'avoir été suffisamment explicitée par les autorités en place.

Mais toute chose étant par ailleurs relative, nous sommes aujourd'hui des gens surinformés. *On* nous dit tout sur tout (traduction libre, mais qui peut avoir un certain sens : *on* nous dit ce qu'*on* veut bien nous dire sur ce qu'*on* veut bien nous dire). Danger : dès lors que nous avons l'impression de tout *savoir*, nous avons l'impression de tout *comprendre*. Aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'information ne mène pas nécessairement à la réflexion ; bien au contraire, la surinformation dispense souvent de réfléchir. Parce que nous savons, grâce aux journaux, à la radio ou à la télévision, que tel romancier a publié hier tel roman qui traite de tel ou tel sujet ; parce que nous savons que tel ou tel critique a fait à son sujet telle ou telle remarque, nous avons l'impression

---

1. Albert Memmi, *Portrait du colonisé* (précédé de *Portrait du colonisateur* et d'une préface de Jean-Paul Sartre), Paris, Jean-Jacques Pauvert, « Libertés », n° 37, 1966, p. 139.

2. Cité par Pierre Pageau, dans *Jean-Pierre Lefebvre*, Montréal, PUQ, « Cahier de l'Université du Québec », n° 29, 1971, p. 98.

de connaître fort bien ce roman et de pouvoir en discuter très sérieusement. Et ce qui vaut ici sur le plan littéraire vaut aussi pour les autres activités les plus quotidiennes. Si bien que, à la longue, tout informés que nous soyons, nous n'en avons pas moins une pensée ou une culture de seconde main. Dès lors, l'homme risque de perdre son autonomie intellectuelle, de devenir un sous-homme en proie aux contradictions les plus aberrantes : une victime du prêt-à-penser (comme on dit le prêt-à-porter). Ne pas oublier l'avertissement de Marcuse tout au début de *l'Homme unidimensionnel* : « L'économie adaptée aux exigences militaires rend la vie plus aisée pour un nombre toujours plus grand de personnes et elle étend la maîtrise de l'homme sur la nature. *Dans de telles conditions les communications de masse ont peu de mal à faire passer des intérêts particuliers pour ceux de tous les hommes de bon sens* <sup>3</sup>. »

L'information, c'est le plus souvent une espèce de présent absolu. Une espèce de présents absolus. Un fait ou une série de faits actuels, le tout livré en vrac. La violence américaine bien-pensante (morale) au Vietnam : tant de morts, tant de blessés, tant de sorties des B-52, tant d'hélicoptères abattus. Mais... et ce western que vous avez vu cet après-midi pour n'en retenir que le beau visage de Robert Mitchum, ce western qui glorifiait le courage sans bornes de ces pieux pionniers venus habiter l'Amérique, mais qui ne purent le faire que grâce à leurs pieux pistolets ? L'Amérique, fondée sur et par la violence ; l'Amérique qui marche sur la lune et qui se bat au Vietnam continue à rêver puritainement, naïvement et violemment à un monde pur, pacifique, originel. À un monde libre et sans conflits. Consciemment ou malgré elle, l'Amérique continue à jouer les Pères Pèlerins de 1620.

C'est que l'homme n'est pas un champignon. Il ne vient au monde ni ne grandit tel un champignon. L'homme n'est pas un présent absolu ; il ne peut pas, sans se mutiler gravement, perdre la mémoire. Ne pas remonter des effets aux causes, ne pas relier entre eux des phénomènes apparemment disparates, ne pas suivre les filiations, ne pas voir les lignes de force et perdre le sens de la continuité, c'est perdre la mémoire. L'environnement (pour employer un mot à la mode, et qui nous renvoie presque automatiquement à l'expression « qualité de l'environnement » par opposition à... pollution, justement) de l'homme, qu'il soit historique, politique, économique, sociologique, géographique, familial, religieux, culturel, etc., c'est aussi l'homme ; car c'est par rapport (par opposition à, en

3. Herbert Marcuse, *l'Homme unidimensionnel*, Paris, Les Editions de Minuit, « Arguments », n° 34, 1968, p. 15. C'est nous qui soulignons.

fonction de) à cet environnement que l'homme doit se définir et se faire. L'homme influence son milieu, mais il est aussi fortement influencé par lui. S'il doit connaître le présent de ce milieu, il doit aussi en connaître la mémoire et les racines (en gardant peut-être en tête, par ailleurs, la boutade suivante de Jacques Godbout : « C'est embêtant des racines : ça fait trébucher <sup>4</sup>. »)

Et qu'en est-il, dans tout cela, de l'*homoman québécois* <sup>5</sup> ? Car c'est d'abord lui qui nous intéresse et nous préoccupe, puisque lui c'est nous et que nous c'est lui. Qu'en est-il, dans ce « pays incertain <sup>6</sup> » (qui fut pourtant celui des Certitudes et des Béatitudes), où l'« on vit dans une sorte de provisoire qui dure <sup>7</sup> » ? Justement, il s'agit d'y instaurer, envers et contre tout provisoire, une durée et une continuité qui rendent l'avenir possible et habitable.

Depuis une décennie et plus, on le sait, le Québec s'est assez considérablement transformé. Après deux siècles de nostalgie, de repli et de remords, après deux siècles de retrait dans des « valeurs-refuges <sup>8</sup> », dirait Memmi, le Québec a graduellement retrouvé le chemin de l'histoire, de la réalité et du présent. Tout cela a donné lieu à de belles hécatombes de valeurs jusque-là sacrées, tout cela a donné lieu à une quête passionnée d'identité. Pour bien reconnaître le visage présent de l'*homoman québécois*, il fallait en reconnaître la provenance, en suivre l'évolution, en déceler les transformations. Lever les voiles, arracher les masques. Retrouver la mémoire, récupérer cette mémoire. Cette mémoire dont les poètes d'ici, symptomatiquement, ont tant parlé. *Voix et Images du Pays V* s'inscrit dans cette démarche qui veut tout à la fois rétablir certains faits et retracer les lignes de force qui peuvent unir, par exemple, Philippe Aubert de Gaspé (fils) à Hubert Aquin. Menées selon des méthodes bien différentes

4. Jacques Godbout, *le Couteau sur la table*, Paris, Éditions du Seuil, 1965, p. 49.

5. D'après l'*Homoman*, titre du premier film (1964) de Jean-Pierre Lefebvre (« L'Homoman ce n'est pas un nom propre, ce n'est pas le nom d'un personnage. Au contraire, en un sens, il semble bien que ce soit un nom générique — du type « australopithèque » ou « pithécantrophe ». Pour nous il s'agit d'un nom qui désigne un groupe d'hommes — l'Homoman, mot bâtard formé de « Homo » et « man », du latin et de l'anglais — un type spécial d'homme. » Michel Brûlé, dans *Jean-Pierre Lefebvre*, ouvrage déjà cité, p. 23) ; et d'après « le Québécois », poème de Gaston Miron, dans *l'Homme rapaillé*, Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1970, p. 86 (voir l'explication que Bernard Dupriez donne de ce mot dans *Document Miron, la Barre du jour*, n° 26, octobre 1970, p. 25-26).

6. D'après le titre du recueil de Jacques Ferron, *Contes du pays incertain*, Montréal, Orphée, 1962.

7. Selon l'expression d'un personnage du long métrage de Jacques Godbout, *YUL 871*, Production ONF, 1966.

8. Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, ouvrage déjà cité, p. 136 sq.

mais tout aussi rigoureuses les unes que les autres, les analyses composant ce cahier jettent un regard neuf sur des œuvres qui jalonnent plus d'un siècle de notre existence collective.

*L'Influence d'un livre* (1837), « premier roman écrit en Canada » comme le dit Louise Desforges, premier roman écrit dans un pays neuf et jeune, nous présente pourtant la vision d'un monde en décomposition, d'un monde nocturne voué à la superstition et à la magie. Si l'influence romantique peut expliquer jusqu'à un certain point cette situation, il n'en reste pas moins, dans la mesure où l'auteur a voulu écrire « le premier roman de mœurs canadien » et « peindre des hommes tels qu'ils se rencontrent dans la vie usuelle<sup>9</sup> », que cette influence ne saurait tout expliquer. Peut-être faut-il chercher cette explication dans les vers suivants, extraits du *Drapeau de Carillon* (1858) de Crémazie :

Là, dans le sol glacé fixant un étendard,  
Il déroulait au vent les couleurs de la France ;  
Planant sur l'horizon, son triste et long regard  
Semblait trouver des lieux chéris de son enfance<sup>10</sup>.

Les « lieux chéris » de l'enfance du vieux héros sont devenus des lieux glacés, figés, inhabitables, qu'il fixe maintenant avec un « triste et long regard ». Pourtant, les lieux eux-mêmes n'ont pas changé ; ce qui a changé, ce sont les circonstances dans lesquelles il se trouve au moment où il regarde ces lieux. *Avant*, à l'époque de Carillon justement, avant 1760, ces lieux étaient des lieux chéris ; si le vieux héros est devenu un « voyageur solitaire<sup>11</sup> » en ces lieux, c'est que ceux-ci lui sont devenus étrangers, c'est que ceux-ci sont maintenant entre les mains d'étrangers.

D'ailleurs, la troisième partie d'*Angéline de Montbrun* (1881) nous présente aussi, mais sur un mode plus intériorisé, un monde de navrante désolation. Désolation d'autant plus marquée que dans la première partie du roman Valriant nous était présenté comme une sorte de paradis terrestre, une sorte de monde d'avant la chute. Quel événement a pu ainsi faire basculer l'univers ? La mort du Père ; du Père qui est aussi une sorte d'incarnation de toutes les valeurs de la France passée et mythique, de la France chevaleresque, monarchique et

9. Philippe Aubert de Gaspé (fils), *le Chercheur de trésors* (ou *l'Influence d'un livre*), Montréal, Réédition Québec, « poche », 1969, p. 2.

10. Michel Dassonville, *Crémazie*, Montréal et Paris, Fides, « Classiques canadiens », 1956, p. 35.

11. *Ibid.*, p. 35.

catholique, de la France d'où nous venions<sup>12</sup>. De là à ce retour à un « nouveau Moyen Âge » que souhaitent les gens de *la Relève*, la distance n'est pas très grande.

L'univers de *Prochain Épisode* n'est certes plus celui de la désolation ; c'est plutôt celui de l'ébullition et de l'éclatement — éclatement qu'appelait en quelque sorte la désolation péniblement supportée. On ne peut vivre constamment au bord de l'anéantissement et continuer à parler bas. Mais on ne peut s'empêcher de voir chez le héros de *Prochain Épisode* — et il en va de même pour le héros du *Choix des armes*, téléthéâtre inédit que nous publions ici — une sorte d'instinct de la catastrophe, un goût marqué pour l'autodestruction. Et sans doute est-ce pour conjurer leur insatisfaction mal cernée (contrairement à ce qui se passe chez Aquin) que les héros-enfants de Ducharme ont décidé de faire subir à la langue un traitement qui en met à jour les ficelles et les mensonges. Paraphrasant Aquin l'on pourrait dire : on ne peut pénéloper impunément sur sa smith-corona<sup>13</sup>.

\* \* \*

Ces quelques propos, bien sûr, sont parfois un peu courts : ils ne visent pas à répéter ou à doubler les études contenues dans ce cahier. Ils veulent seulement faire voir que nos écrivains ont de la suite dans les idées, qu'ils savent aller plus loin que les apparences, et qu'ils poursuivent, selon des idéologies et avec des moyens différents, une tâche qui est aussi la nôtre : délimiter précisément notre visage passé, présent, et à venir.

« Dans un pays malade, chaque pas vers la santé est une insulte à ceux qui vivent de sa maladie<sup>14</sup> », écrit Bernard Malamud. Nous souhaitons que *Voix et Images du Pays V* soit, après d'autres, un pas de plus vers la santé, un pas en avant, dans le sens où Miron dit qu'il avance en poésie<sup>15</sup>.

RENALD BÉRUBÉ

12. Laure Conan, *Angéline de Montbrun*, Montréal et Paris, Fides, « Nénuphar », 1963. Voir les nombreuses allusions nostalgiques à la France d'avant 1789, p. 24, 33, 34, 35, 36, 56, 70, 86, etc.

13. Hubert Aquin, « Profession : écrivain », dans *Parti pris*, n° 4, janvier 1964, p. 29. Boutade citée par Jocelyne Lefebvre dans son article sur *Prochain Episode*.

14. Bernard Malamud, *l'Homme de Kiev*, Paris, Éditions du Seuil, 1967, p. 294.

15. « J'avance en poésie... », titre d'une section de *l'Homme rapaillé*, ouvrage déjà cité, p. 75-88.